Germaniste et traducteur, journaliste et homme de théâtre, essayiste et romancier, Jacques De Decker est né à Bruxelles en 1945. Il est Secrétaire perpétuel de l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique depuis 2002.

© Opale

Du même auteur :

Romans et nouvelles

La grande roue
Grasset, 1985; Labor, coll. Espace Nord, 1993

Parades amoureuses
Grasset, 1990

Le ventre de la baleine
Labor, 1996

Tu n'as rien vu à Waterloo
Le Grand Miroir, 2003

Théâtre

Tranches de dimanche
Actes Sud Papiers, 1987

Fitness
L'Ambedui, 1993

Petit matin, grand soir
L'Ambedui, 1997

Le magnolia
Lansman, 1998

Essais

Bruxelles, un guide intime
Autrement, 1987

En lisant, en écoutant
Luce Wilquin, 1996

La brosse à relire
Luce Wilquin, 1999

Un bagage poétique pour le troisième millénaire
Luce Wilquin, 2001

RTBF
La Libre Belgique

Un soir d'été qui commence

Jacques De Decker

à Claudia

Ambiorix, je ne connais pas. Il devait être un copain d'Astérix, mais je ne l'ai jamais trouvé dans un album. Je ne les ai pas tous lus, remarquez. Mais le square Ambiorix, je connais. Il y a de l'ambiance, surtout quand on approche de l'été, et que le temps est de la partie. C'est en traversant le square que je m'aperçois presque à tous les coups que le beau temps est revenu. Il y a toutes ces filles qui déambulent, ou qui lisent sur les bancs, ou qui s'allongent sur l'herbe. Un vrai jardin, qui répand comme une nausée heureuse, c'est l'ivresse. Sur la plaine de jeux, parfois, on les voit jouer au ballon. Il y a plein de choses à découvrir, lorsque des filles jouent au ballon. Leurs seins qui dansent sous les blousons, et lorsqu'elles ne portent pas de jeans, leurs cuisses qu'on mate sous les jupettes. Parfois, elles me jettent des regards en coin, comme si elles voulaient que je vienne me joindre à elles. Elles ne m'ont pas bien regardé ? Moi, un mec, dans une équipe de nanas ! Ce serait la catastrophe pour celles d'en face. Je ne peux pas leur faire ça. Et puis, si je me mêlais à la partie, je ne pourrais plus les regarder…

« Bloem, qu'elles disent, Bloem, regarder, ça tu sais faire, mais pour le reste, zéro ! » Qu'est-ce qu'elles en savent, d'abord ? elle m'ont jamais vu, au fond de mon lit, quand je pense à elles. Surtout la Grecque. Les Grecques, je les repère tout de suite. Il y a les pires, celles que je peux pas sentir. Mais celle-là, elle me travaille. Elle a une façon de cligner de l'œil qui vous retourne un homme. C'est elle, la première, qui m'a appelé Bloem. Elle m'avait vu, à une terrasse de la rue Archimède, en train de vendre mes fleurs. Dès les premiers beaux jours, on voit les promeneurs se poser là, en couples plus qu'en groupes. C'est le moment pour glisser le bouquet sous leur nez. Et c'est dingue comme ça marche. Surtout plus tard dans la soirée, quand le soleil commence à baisser, dans l'axe de la rue de la Loi, que les voitures

scintillent sous les rayons, que le bitume resplendit. C'est la bonne heure, le moment où les affaires tournent le mieux. Avant, c'est beaucoup plus calme. Je ne m'énerve pas, je glande, je m'assieds sur un banc du square, j'ai mes bouquets dans mon panier, je ferme parfois les yeux, j'écoute les oiseaux, j'entends les enfants qui crient, les sandales des filles qui battent le sable de la plaine de jeux. C'est comme à Hissalrik, quand j'étais petit, sauf qu'il fait nettement moins chaud, il y a un vent doux, souvent, qui vous glisse sur le visage. Elles se parlent dans toutes les langues, les filles, jamais le turc.

Moi, je parle de moins en moins le turc. Y a pas souvent des Turcs dans les restaurants de la rue Archimède, je les reconnaîtrais tout de suite. C'est pas l'endroit, les Turcs, il leur faut ce qu'ils aiment dans leur assiette, et la musique, et les danseuses qui passent entre les tables. C'est pas le genre de la rue Archimède. Pour ça, il y a la chaussée d'Haecht, c'est là que j'habite, enfin, pas tout à fait. Mon adresse, c'est rue de la Consolation. C'est pas ça qui me console le plus dans la vie. Le seul avantage, c'est qu'elle n'est pas loin du quartier où je travaille. Je m'enfile la rue des Coteaux, je traverse la chaussée de Louvain, je passe square Gutenberg et je suis tout de suite au square Marie-Louise. Une nuit prochaine, je sens que je ne pourrai plus résister. Je vais plonger dans l'étang, nager jusqu'au rocher qui se dresse en son milieu. Il m'attire, ce rocher, je ne sais pas pourquoi, comme une île où m'attendrait une femme extraordinaire.

Personne ne m'attend, sinon à Hissalrik, peut-être. Si elle ne m'a pas oublié. On était si jeunes. Quand la mère est morte, que le père m'a appelé à Bruxelles, et que je lui ai annoncé que je partais, elle a baissé les paupières, rien d'autre. Elle n'a pas dit : « Emmène-moi avec toi. » De toute façon, elle savait que son père serait contre. Des fois, je me dis que ma vie est là-bas, aux Dardanelles, auprès d'elle, et pas avec le père. C'est vrai qu'il fait de bonnes affaires, avec tout ce matériel qu'il vend en dessous du prix, tout ce qu'il traficote dans ce grand hangar dont personne ne voulait, et dont il a fait un entrepôt. Il a tout fait pour que je travaille avec lui, tout. J'ai tenu bon, il a fini par écraser. Il trouve qu'il n'y a plus rien à tirer de moi. C'est mieux comme ça. J'ai mes fleurs, mon panier, mon commerce, et il me suffit amplement.

Quand les filles m'auront assez vu, elles m'interpelleront. « Alors, Bloem, tu es toujours là ? » Elles m'appellent comme ça parce que « Bloem, fleurs », c'est ce que je dis quand je tends mes fleurs aux belles, et aux moins belles. C'est pas à moi de faire la différence. Parfois, je ne dis rien, je tends mon petit bouquet, devant la belle ou la moins belle en question, et j'attends la réaction. Je lis ça dans l'oeil, et c'est immédiat. Y a celles à qui ça ne fait ni chaud ni froid. Et celles dont l'oeil s'allume. Je dis bien « l'oeil », comme si elles n'en avaient qu'un. C'est pour ça qu'on a deux yeux. Pour pouvoir faire deux choses différentes. C'est pour ça aussi qu'on peut s'en tirer avec un seul. J'ai eu ça une fois. Elle était belle, terriblement belle. Je l'avais vue dès que je m'étais approché des tables, c'était sur le coin, en face du Berlaimont. J'ai tendu mon bouquet, et j'ai vu que son autre oeil ne faisait rien, qu'il suivait le premier tout simplement. Le premier s'est émerveillé, comme s'il était heureux de pouvoir s'émerveiller encore, de ne pas être éteint comme l'autre. Puis il s'est tourné vers l'homme, et j'ai senti qu'il n'y avait rien de plus à faire, que l'affaire était dans le sac. Il valait mieux ne pas insister, d'ailleurs. Ces fleurs, elle les voulait, à ce coin de rue-là, à ce moment-là. Elle saurait toute sa vie qu'il lui avait offert ces fleurs-là, elle se souviendrait de ce coin de rue, de cette heure-là, de l'inclinaison du soleil, de la douceur de l'air. Oui, ça existe, ces choses-là. Je me rends bien compte. C'est facile, de vendre des fleurs aux amoureux, il ne faut pas de ruse, pas de tactique.

Ma ruse, c'est d'avoir ce panier, et peut-être ce sourire. On me l'a dit. Dans les restaurants, au début, on ne me voyait pas entrer d'un bon oeil. Mais ça n'a pas duré. D'abord, j'ai proposé des fleurs aux serveuses. Elles ont ri, elles ont dit : « Non, Bloem, pas pendant le service, on ne peut pas accepter. » Mais elles ont ri, et j'étais dans la place. Mon panier, c'est mon cheval de Troie, comme celui qu'avait trouvé l'autre, quand il avait voulu entrer dans la ville qui était là avant Hissalrik. Il était malin, ce type-là. Comme Archimède, d'ailleurs, celui qui donne son nom à la rue. Faut dire qu'il était Sicilien. Faut se lever tôt avec eux, mais Archimède, dans le genre, il était fameux. Il a même inventé la vis sans fin. Celle qui tourne et qui ne s'arrête pas. Il y a des jours, comme ça, où on voudrait que la vie aussi soit sans fin. Un soir comme aujourd'hui, par exemple. Je suis assis sur mon banc, j'ai mon panier à côté de moi, le soleil est doux, j'ai étendu mes jambes, je vois les filles qui jouent à contre-jour. J'ai les yeux à moitié clos. On voudrait que le temps s'arrête, que la vie soit sans fin. Au loin, on voit le jet d'eau de Marie-Louise, il fait plein de poussières de gouttelettes dans l'air, c'est comme un panache fait d'eau, d'air, de lumière.

Moi, je vis sur l'amour et j'espère vivre vieux. Pour des moments comme ça. Je m'en mets plein les yeux. Plein les oreilles aussi. Le bruit du ballon quand il rebondit sur le sol, même si elles font tout pour l'en empêcher, les sandales des filles, leur souffle, les cris qu'elles se lancent, les insultes, elles n'y vont pas de main-morte, faut pas croire. Parfois y en a une qui vient chercher le ballon de mon côté, et je sens l'air qu'elle déplace, je vois la sueur qui perle, j'entends son rire, et puis, si j'ai arrêté le ballon au passage, son petit merci quand elle le ramasse à mes pieds. Je suis content d'être venu, dans ces moments-là. Même quand ce n'est pas la Grecque qui est venue pour ramasser le ballon.

« Merci, Bloem », qu'elle fait, et puis elle se précipite sur le terrain. Je n'ai même pas le temps de lui tendre un bouquet. Un moment comme ça, il s'inscrit là, j'en suis sûr. Quand je serai vieux, même aveugle, il sera toujours là, je ne vivrai plus sur l'amour, mais il sera toujours là, je le sais. Et je ferai une chanson, une chanson qui ressemblera à un moment comme ça. Un soir d'été qui commence à envelopper le monde de sa mystérieuse étreinte.

« Un soir d'été qui commence » a été publié dans « Bloem à Bruxelles », Éditions le Castor Astral, 2000 et dans « Tu n'as rien vu à Waterloo », Éditions Le Grand Miroir, 2003.

Copyright : Jacques De Decker

Graphisme : Françoise Hekkers Direction Communication Presse et Protocole
Éditeur responsable : Henry Ingberg bd Léopold II, 44 1080 Bruxelles

Ministère de la Communauté française Service général des Lettres et du Livre
Bruxelles, septembre 2003